

Le christianisme aujourd'hui et demain

par Milos REJCHRT *

Je n'ai pas l'intention de tracer le portrait du christianisme actuel, d'en reproduire la grande misère et les traits, à peine perceptibles, qui permettent d'espérer. Ce sera peut-être pour une autre fois. J'essaierai de faire une profession de foi d'un caractère assez intime qui, sans prétendre embrasser la mission chrétienne dans sa totalité, voudrait exprimer en quoi cette mission me touche particulièrement dans le monde tel qu'il est, tel qu'il sera sans doute de plus en plus.

1. Le monde contemporain soit ignore entièrement l'individu, soit le confronte à des exigences bien précises. Nous sommes hantés par le spectre de l'anonymat et du totalitarisme. Tu es un zéro parmi des milliards, un numéro dans l'ordinateur central de l'état-civil et, même là, tu seras effacé au bout d'un certain temps. Crée, bâtis, conquiers-toi une place dans le monde, montre ce que tu sais faire, impose-toi, fais-toi un nom, signifie quelque chose, fixe ton prix, réalise-toi. Ou bien tu peux aussi n'en rien faire : laisse-toi porter par le courant des autres quantités anonymes, produis et consomme la même chose que les autres et connais, ce faisant, le même bonheur. Même les grands problèmes de l'actualité montrent comme tu es petit — l'humanité est en danger, la crise écologique gagne du terrain, les continents changent de face. Qu'es-tu, que sont tes questions en regard de la grandeur du monde ?

D'un autre côté, on t'assure que tu fais partie d'un tout et que ton prix est proportionné à la manière dont tu t'intègres à ce tout, à la fonction que tu remplis, au profit que tu rapportes. Tu acquiers de la valeur dès lors que tu renonces à ta raison, à ton sentiment et à ta volonté propres et que, identifié avec le tout, tu deviens aussi grand et aussi important que lui.

Le christianisme me tient un tout autre langage : Tu es unique, irremplaçable. Tu as un nom par lequel Dieu seul t'appelle. Ton prix est tel que Dieu lui-même n'a pas hésité à se sacrifier pour toi. Ta valeur et ta dignité ne sont pas fondées sur ce que tu fais ou ne fais pas, mais sur le fait que tu as plu à Dieu. Tu peux te montrer plus ou moins à la hau-

* Sur le pasteur Milos Rejchrt, cf. ci-dessous, pp. 146 ss et pp. 172 ss.

teur de ta dignité irréductible, tu peux la gaspiller et la fouler aux pieds, cela ne change rien au fait que c'est justement toi, en tant qu'âme humaine unique, qui es le partenaire de Dieu. Tu lui es si cher qu'ici même les mathématicques perdent leur empire. Deux, voire même quatre vingt dix-neuf ne font pas davantage qu'un seul. Dans la parabole de la brebis égarée, le pasteur abandonne justement ces quatre vingt dix-neuf pour en sauver une seule. Tu n'existes pas pour le monde, pour une quelconque institution ou mouvement, tu es là pour Dieu. Et non pas dans une sphère marginale de la vie, disons seulement les jours de fête, mais justement dans ce qui est le plus décisif et le plus important, tu n'appartiens à personne d'autre et personne d'autre n'a de droits sur toi. Le Fils de Dieu est mort pour toi personnellement et a pris sur lui tes péchés, c'est pour toi que s'est joué l'immense drame de la rédemption. Et quand, pour exprimer ton rapport unique à Dieu, tu pries, que le monde entier qui t'entoure marche sur la pointe des pieds.

Bien sûr, le travail, la domination sur la terre, a son importance. Mais « que sert à un homme de gagner le monde entier et de perdre son âme ? » L'homme est intégré à des contextes sociaux concrets qui lui imposent certains devoirs. Considéré sous un certain angle, l'homme existe pour l'Etat, pour la société. Mais la société existe pour l'homme et l'homme existe pour Dieu. Ce n'est pas une invention des philosophes personnalistes du XX^e siècle, c'est l'idée de Thomas d'Aquin, une idée qui nous vient des « ténèbres » du Moyen Age. Dans toute la création, rien n'est plus grand, rien n'est plus digne que toi. Tu n'es pas une quantité anonyme, tu n'es pas obligé de te faire un nom, tu en as déjà un.

2. Nous savons très bien ce qui décide dans notre monde, nous savons qui crée l'histoire : les hommes résolus, les puissants et les forts. Il arrive parfois que même les impuissants et les faibles découvrent leur force et créent un petit morceau d'histoire. Il arrive parfois que la force et la puissance s'allient à la vérité et à la justice et rapprochent ainsi le monde de son image idéale. Et quand la vérité et la justice demeurent longtemps sous le boisseau, il se trouve parfois une poignée d'hommes courageux qui en portent le flambeau à travers cette période de ténèbres après laquelle le succès pourra luire à nouveau. Car le succès est la condition nécessaire de l'importance historique et, sans force ni puissance, il n'y a point de succès. C'est ainsi du moins que nous réfléchissons le plus souvent.

Cette manière de penser retourne le christianisme sens dessus dessous. Notre ère a été inaugurée non pas par un événement qui aurait remanié la carte du monde mais bien par la naissance d'un enfant. Ce n'est pas une victoire remportée par un capitaine célèbre qui a décidé de l'avenir de l'univers, ce n'est pas un triomphe éclatant de la justice, du droit, de la piété, mais bien une mise à mort. La fin triste et abrupte d'un homme déshérité et méprisé, couvert de crachats et percé de plaies, renié par ses amis et disciples les plus proches et dont se moque finalement

le larron qui meurt à ses côtés de la même mort que lui. La mort de Jésus de Nazareth a transformé le monde.

Le sens de l'histoire est un mystère. Peut-être le facteur décisif dans l'histoire du monde n'est-il pas le succès mais justement la souffrance ? Peut-être le monde n'est-il pas porté par les forts et les puissants, mais justement par les faibles, les impuissants et les malades ? La souffrance de ceux qui sont livrés en proie, sans défense, n'est-elle pas justement le complément du sacrifice du Christ ? ne continue-t-elle pas, en secret, ce même processus de transformation ? Le grand drame de la rédemption ne culmine-t-il pas dans les tourments, voire dans la peine parfaitement inutile d'un homme oublié ? La souffrance n'est-elle pas quelque chose que nous devrions cesser d'escamoter, de vouloir éluder ? Le Christ a souffert. Et, parce qu'il a souffert, il nous faut rester sensibles à la part de sainteté que renferme la moindre souffrance de qui que ce soit, il nous faut accueillir les personnes souffrantes comme les messagers d'un mystère qui, un jour, sera révélé. Mais le christianisme ne fait pas que de poser ces questions. Il indique aussi fort clairement quelle doit être la réponse.

Selon le récit que fait Jésus du jugement dernier, passage que je considère comme la clef de toute la Bible, le Seigneur assemblera devant lui, à la fin de l'histoire, toutes les nations et il séparera ceux qui posséderont le Royaume des cieus d'avec ceux qui iront au feu éternel. Les critères sont univoques. Entreront dans le Royaume ceux qui auront donné à manger à l'affamé, qui auront donné à boire à l'assoiffé, qui auront accueilli l'étranger, qui auront revêtu celui qui était sans habits, qui n'auront pas abandonné le malade et qui auront visité le prisonnier. Le supplice éternel attend tous ceux qui auront manqué de faire cela. Et les élus et les damnés s'en étonnent. Les damnés surtout n'en reviennent pas. Apparemment, ils n'avaient pas eu de temps pour de pareilles brouilles. Ils s'étaient occupés de choses importantes, essentielles, de grandes œuvres. Peut-être s'étaient-ils montrés habiles dans les techniques, dans les arts, dans les lettres. C'est fort joli, mais à quoi bon ? Ce qui décide dans l'histoire, c'est la solidarité avec ceux qui souffrent.

« N'espérez pas dans les princes... le Seigneur ne met pas sa joie dans les vaisseaux de l'homme habile », lisons-nous déjà dans l'Ancien Testament. Le modèle que nous propose Jésus n'est ni un athlète, ni un homme d'Etat, ni un sage, mais un enfant, inachevé, maladroit et dépendant. « Quiconque ne recevra point le Royaume de Dieu comme un enfant, n'y entrera point. »

Si nous sommes repoussés en marge de la société, en marge de l'histoire, si nous sommes privés de toute influence directe sur le cours des événements, ce n'est pas une raison de nous plaindre ou de nous croire inutiles. Et ce n'est point une consolation que de se dire que le raisin est aigre de toute façon, dès lors qu'il se trouve hors de notre portée. La preuve, c'est que même des hommes influents et qui avaient connu le succès ont su s'en aller dans la jungle soigner les lépreux. Sont-ils

allés là-bas enfouir leur talent ? Ou bien créer l'histoire et décider de l'avenir du monde ? Je crois deviner la réponse, et c'est pourquoi j'aime bien chanter le *spiritual* qui parle du grand jour qui viendra, quand « la grandeur des petits se fera jour, l'orchestre des brebis galeuses battra le tambour ».

(Traduit du tchèque par E. Abrams)